

GABRIEL MARCEL – MAX PICARD

Correspondance

1947-1965

Présence de Gabriel Marcel, 21 rue de Tournon, 75006 PARIS
<http://www.gabriel-marcel.com>

www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-01991-9
EAN : 9782296019911

GABRIEL MARCEL – MAX PICARD

Correspondance

1947-1965

Introduction de Xavier TILLIETTE

Texte établi par Anne Marcel et Michaël Picard

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et
Adm. ; DP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

Ouverture philosophique

*Collection dirigée par Dominique Chateau,
Agnès Lontrade et Bruno Péquignot*

Une collection d'ouvrages qui se propose d'accueillir des travaux originaux sans exclusive d'écoles ou de thématiques.

Il s'agit de favoriser la confrontation de recherches et des réflexions qu'elles soient le fait de philosophes "professionnels" ou non. On n'y confondra donc pas la philosophie avec une discipline académique ; elle est réputée être le fait de tous ceux qu'habite la passion de penser, qu'ils soient professeurs de philosophie, spécialistes des sciences humaines, sociales ou naturelles, ou... polisseurs de verres de lunettes astronomiques.

Déjà parus

Jean C. BAUDET, *Une philosophie de la poésie*, 2006

Gaëll GUIBERT, *Félix Ravaisson*, 2006.

Frédéric STREICHER, *La phénoménologie cosmologique de Marc Richir et la question du sublime*, 2006.

André AUGÉ, *Mille et une pensées d'Alain*, 2006.

Marc DURAND, *Trois lectures du Phédon de Platon*, 2006.

Micheline et Vincent BOUNOURE, *Légendaire Mélanésien*, 2006.

Eustache Roger Koffi ADANHOUNMÉ, *L'utopie des inventions démocratiques*, 2006.

Nadia BOCCARA, *David Hume et le bon usage des passions*, 2006.

Alain TORNAY, *Emmanuel Lévinas, philosophie de l'Autre ou philosophie du Moi ?*, 2006.

Nadine ABOU ZAKI, *Introduction aux épîtres de la sagesse*, 2006.

Lambert NIEME, *Pour une éthique de la visibilité dans l'invisible*, 2006.

Michel DIAS, *Hannah Arendt. Culture et politique*, 2006.

Alain PANERO, *Corps, cerveau et esprit chez Bergson*, 2006.

Michel JORIS, *Nietzsche et le soufisme : proximités gnostico-hermétiques*, 2006.

Miguel ESPINOZA, *Théorie du déterminisme causal*, 2006.

Christian FROIDEFOND, *Ménon et Théétète*, 2006.

SOMMAIRE

Xavier Tilliette. Une amitié exemplaire	9
Gabriel Marcel : Max Picard ou l'universalisme d'un solitaire	17
Gabriel Germain : Dialogue du silence et de la parole	25
Correspondance Gabriel Marcel - Max Picard	39
Index	289

UNE AMITIÉ EXEMPLAIRE

Xavier Tilliette

Schopenhauer n'était pas l'homme de sa philosophie, Max Scheler non plus et sans doute pas Heidegger. Au contraire, Gabriel Marcel. Ceux qui l'ont approché fût-ce brièvement, savent combien il était sensible à l'amitié, vulnérable, compatissant. Si une vie eût mérité pour titre « Les Grandes Amitiés », plus encore que l'autobiographie de Jacques et Raïssa Maritain, c'est bien la vie de Gabriel Marcel. J'en ai naguère donné un échantillon à propos de la correspondance avec le Père Gaston Fessard¹. Mais si à la rigueur les amis de nos amis sont nos amis, les amitiés sont quand même par essence incomparables. Celle de G. Marcel et de Max Picard a des traits fortement personnalisés, c'est une dyade pure, ombrageuse, recluse hors de l'humanité à peine ouverte sur une petite communauté, et seulement de proche en proche. Elle montre qu'une intersubjectivité peut être vécue, intensément vécue, sans détriment et même dans une promotion des singularités.

Le courrier appartient à la dernière partie de la vie des deux penseurs, mais très vite il s'établit sur un plan d'intimité. Bien qu'ils se soient connus tard, ils ont eu le sentiment d'une prédestination : mon ami a priori, dit Max Picard dans la dédicace manuscrite du *Monde du Silence*. Il faut pourtant deviner beaucoup pour saisir la nuance de cette amitié. Car l'échange est dans une certaine mesure inégal. Le plus souvent G. Marcel écrit ou dicte à la hâte, il est l'homme pressé, le philosophe itinérant, l'éternel voyageur, allant d'une conférence à l'autre, courant les représentations de ses pièces. Max Picard, petit vieillard tôt chenu, est sédentaire, casanier, presque un troglodyte. De sorte que les deux amis jouent la fable des deux pigeons, et le pigeon resté au logis ne se prive pas de remontrances. G. Marcel, un peu las d'être morigéné, se rebiffe devant le grief réitéré de dispersion, d'éparpillement. Il explique franchement qu'il a besoin des honoraires pour boucler son

¹ Gabriel Marcel-Gaston Fessard. Correspondance. Présenté et annoté par H. de Lubac, Marie Rougié et Michel Sales. Beauchesne, 1985.

budget. Vater Picard - comme l'appelle affectueusement Hans Hasmussen par analogie avec Vater Arndt ou Vater Jahn - met alors une sourdine à ses reproches.

L'amitié de M. Picard est impulsive, sélective, attentive, mais dépourvue d'exigences et de donnant donnant. A la limite il répéterait avec l'héroïne de Wilhelm Meister : si je t'aime, que t'importe ? L'amitié ne cherche pas à être payée de retour, elle est un don, une grâce. Si néanmoins elle a besoin de signes et de présence, ils sont aussi de purs dons, des actes gracieux. La rencontre a lieu hors des chemins tracés, au Monomotapa. Par contre, chez Marcel, l'amitié est sertie dans un réseau affectif, fait de tendresse et d'anxiété pour *les siens* (*les miens*), les êtres chers, presque un pluriel collectif (si ce mot n'avait une consonance inquiétante), qui englobe les vivants et les morts. Les affections, toujours électives et singulières, émaillent une vie sentimentale diversifiée et frémissante. Max Picard, quant à lui, est fondamentalement un solitaire, un « homme de l'époque glaciaire », disait de lui son fils Michael, qui ajoute : la solitude fut son destin, il l'aimait et il en a souffert. Il ne l'a pas cultivée systématiquement, elle était une disposition innée, congénitale. Il avait l'impression de tomber chaque jour du ciel « au bout d'un fil » ou d'avoir été déposé par terre évanoui comme Lao-Tsé, d'être un étranger, jusqu'à perdre la connaissance de sa personne. De là son horreur du bruit, de la radio, de la liesse populaire, sa peur du public et de la foule, et même parfois son agoraphobie. Et encore une tristesse foncière - la « prison de la tristesse » - quoique oscillante, il parle du « pendule de la tristesse ». Mais c'est par elle qu'il a accès aux êtres et aux choses. Il ignore l'enthousiasme factice, la sympathie universelle. Quelques personnes suffisent, « cinq ou six en tout », qu'il faut aimer afin d'être homme, Dieu n'en demande pas plus, et d'ailleurs un homme ne peut pas en aimer davantage.

Il n'était pas larmoyant, rappelle son fils, mais il était la « voix de la tristesse », celle-ci donne à ses amitiés une qualité singulière, où l'échange et la communication n'ont pas la première place. Max Picard dément l'adage qui veut que tout soit commun entre amis. Il ne se livrait pas, il était « muré par lui-même », « fanatiquement concentré sur son monde de pensées ». Il est stupéfiant que ses plus proches n'aient rien su de sa

conversion au catholicisme, tel le prêtre écrivain alsacien Karl Pfleger, ni du reste de son retour au judaïsme et à peine de son débat intérieur avec l'Église, tel Gabriel Marcel. L'amitié vit d'abord de confiance, non de confidences. Le besoin véhément d'être avec l'ami est besoin d'une présence, qui rompt un moment l'intrahabitable solitude. La présence sensible n'est pas en réalité l'occasion de dialoguer, comme on dit, elle n'interrompt pas le soliloque de Max Picard, mais elle apporte le visage, elle suscite ou ravive la confiance, prémices de la donation affective. Une lettre caractéristique du 16 juin 1951 à Karl Pfleger consigne la réaction à la visite d'un ami qui aurait pu être Gabriel Marcel (c'était probablement Benno Reifenberg) :

« Il me tient à cœur, il fait partie du petit nombre d'hommes qui me sont proches, c'est-à-dire dont la bonté et la sagesse m'ont attiré à eux ; ce fut un événement tout passif ; où je remarquai, justement parce que j'étais attiré, que *j'existe*. Attrahor, ergo sum, je suis attiré, donc je suis - le contraire de Descartes. Cher ami, avec vous ç'a été la même chose ».

La formule rappelle Franz Baader, lui aussi « homme sidérique » (*homo dominatur astris*). Il y a un destin, une fatalité, dans l'amitié comme dans l'amour. De par sa dérégulation même, Max Picard se sent exister en face d'autrui, ce qui ne signifie nullement une fusion, mais une extroversion, l'attirance de l'autre pour lui-même, auquel on ne demande rien que d'être là.

Avec G. Marcel également ce fut l'expérience d'une eccéité. Plus heureux que Diogène, Max Picard a rencontré « un homme véritable », un « grand homme isolé ». La proximité philosophique n'a pas joué un rôle prépondérant. Max Picard, puisque c'est lui qui se livre le plus dans ce courrier et qui en est pour ainsi dire le sujet, le pivot - sans pourtant que Marcel soit satellisé -, a reçu l'image d'un homme de bien « comme une irruption pure » : l'existence de Gabriel Marcel « consolide les choses » et les « fait parler » ; c'est de lui que Picard dit qu'un « vrai visage d'homme change tout » ; ses lettres, ses pensées, sa « sagesse souriante » sont « la meilleure médecine » ; il a le don de « créer l'union des âmes », il lui est « nécessaire », il « fait du bien dans le gouffre des hommes », il agit comme par magie, car il est « l'esprit agissant », une « existence transparente », un « auteur originel », etc., toute une litanie d'éloges. Le contact de

Marcel assainit et purifie l'entourage, comme un radium il répand la vertu et la bonté.

Le dithyrambe ne laisse pas d'émouvoir le philosophe français : « je sens un lien qui m'unit à vous comme à peu d'êtres visibles ». Sa tendresse inquiète n'attend que l'occasion pour frémir. Dès que l'ami est affligé ou insomniaque ou malade, la sollicitude s'éveille. L'émoi d'une récente visite, qui l'a conduit au bord des larmes, lui fait adresser au Herzensfreund une effusion de remerciements, il l'« embrasse avec une tendresse presque douloureuse ». Nous sommes en juin 1960, l'amitié est au zénith. Ils ne se reverront plus, mais « un ami vit toujours dans mon âme », dit Max Picard, et le courrier maintient les liens. La mort de l'écrivain tessinois, en 1965, eut ce caractère inattendu qui avive les regrets du survivant.

C'est que leur histoire est un peu l'histoire de leurs rendez-vous manqués. Que de désistements de dernière heure ! A la présence tant désirée et à l'occasion enfuie ils suppléent par le courrier, par l'envoi de livres, et, de la part de Max Picard, de petits cadeaux dont on dit qu'ils entretiennent l'amitié. Avec la générosité des pauvres, alors que les restrictions sévissent encore en France, il prend l'habitude d'expédier de Neggio du café, de petites douceurs suisses, « cornets » de Solari, bonbons Lindt, pralinés, chocolats, en particulier le fameux chocolat Lindor. « Symbolique de quelque chose de précieux entre nous », écrit Marcel de sa friandise préférée, car le frugal philosophe n'était pas insensible à ces gâteries ; peut-être a-t-il moins goûté le conseil médical (Picard était médecin) d'absorber de l'huile de foie de morue comme fortifiant ! Un autre rite propre à Max Picard est la distribution de sa photographie. Peu suspect de narcissisme, le philosophe du visage qui affirme ne pas aimer l'image de ses amis, n'est guère avare de la sienne puisqu'il adresse à G. Marcel ses photographies de bébé à l'âge de six mois, à l'âge de neuf mois, d'enfant, puis de garçonnet de douze ans : cette dernière effigie a retenu l'attention du destinataire, qui « aime beaucoup ce visage de petit garçon, où (il le) trouve déjà tout entier ».

Il n'y eut jamais entre eux de brouille ni de malentendu, tout au plus quelques dissentiments. L'algarrade de Max Picard au sujet du Réarmement Moral, des Rencontres de Caux et de leur

promoteur Frank Buchman, dont Gabriel Marcel s'était entiché, est pittoresque, assaisonnée de verve cruelle. Décontenancé, G. Marcel tient tête et se défend, il estime que son ami est « trop prophète ». « C'est mon défaut de ne jamais me tromper », rétorque Picard sans sourciller, apaisé mais non convaincu. Il en administre une preuve a contrario en politique, où il se montre infaillible dans l'erreur : ses prévisions, ses pronostics, ses jugements, sur la guerre froide, sur la future guerre, la Russie, les États-Unis, Pie XII, Adenauer, de Gaulle, etc. tombent régulièrement à côté. L'assurance tranchante, tout d'une pièce, fait partie du personnage. Une autre pomme de discorde est, on l'a vu, Gabriel Marcel globe-trotter. Une divergence encore s'amorçait probablement sur l'Église, le Pape, le Vatican ; elle eût pu se creuser vertigineusement si Max Picard, secret dans la proximité même, n'avait pas tu ses doutes les plus graves.

Le courrier est assurément dominé par la personnalité peu banale de Max Picard, bien qu'elle se chauffe au soleil de G. Marcel. Le mimétisme n'intervient pas. Nous n'avons pas affaire à des âmes jumelles, à Castor et Pollux, Nisus et Euryale, en dépit des similitudes d'âge, de veuvage, de pensée, d'occupation. Chacun garde son identité, sa physionomie. À l'encontre de sa philosophie exotérique, G. Marcel incline à la nomenclature, au compte rendu, il fournit des informations, des renseignements, selon la pratique du tiers - que rompt de loin en loin une bouffée sentimentale, un élan anxieux. Picard vaticine, émet des diagnostics, brandit l'anathème. En face de lui son interlocuteur, qui savait être mordant parfois, apparaît comme un ange Gabriel de douceur et de bienveillance. Il leur arrive à tous deux d'être déprimés, mais G. Marcel rebondit très vite, alors que M. Picard s'enfonce dans la taciturnité ; il succombe à la mélancolie, il est victime d'insomnies pénibles. Si bien que l'identité de pensée et le *Mitschwimmen* dont s'enchantent G. Marcel subit des décalages, connaît de sérieux passages à vide. De cette inégalité leur échange n'est d'ailleurs pas sans retirer un bénéfice, une marque d'humanité.

À leur propos G. Marcel a suggéré l'idée de réceptivité créatrice. En ce qui lui appartient, la vision catastrophique d'un monde menacé, profané, à la veille de s'engloutir, a pu déteindre sur lui, peut-être même accueille-t-il avec quelque crédulité les élucubrations historiques emportées par le vent. L'amer constat

des *Hommes contre l'humain* est dédié à Max Picard. Également l'attention aux choses et à la Nature, l'anticipation et comme la préformation ontologiques des événements et des réalités - « les choses réelles qui n'arrivent pas » -, la précession et l'imminence d'une métahistoire, ont pu déterminer ou du moins influencer sur l'antisubjectivisme déjà très avancé de G. Marcel. Mais ce qui chez l'auteur de *L'Homme de néant* et de *la Fuite devant Dieu* est jeté en fragments et visions est soumis par Marcel aux mesures d'une réflexion qui, pour être impétueuse, n'en est pas moins rigoureuse.

L'affinité prévalait et, comme on dit, ils avaient tout pour s'entendre. Ils appartenaient à l'espèce philosophique devenue rare des non-professeurs. Ils étaient de grands marcheurs, des promeneurs infatigables (G. Marcel avant son accident en 1953) et, malgré l'itinérance, enracinés dans un univers solidement fondé, le « monde indestructible ». Le veuvage a façonné leur *Schicksalsgemeinschaft*. Le courrier est pudique, mais le fantôme voilé d'Eurydice le hante par endroits, aux anniversaires surtout ou à l'occasion d'autres deuils. Les moments les plus émouvants de cette correspondance sont les signaux de détresse que les deux amis s'adressent du fond de leur chagrin transmué en mémoire. Si bien qu'entrecroisé avec la relation amicale, le souvenir des disparues réfléchit sa double lumière dans leurs deux esprits, ces miroirs fraternels. A peine si l'on entrevoit ou devine leurs traits : c'est le Noli me tangere de l'amour par-delà la mort, le mythe d'Orphée au cœur de l'existence de Max Picard comme de Gabriel Marcel. Le premier soulève peu à peu seulement un pan du mystère, assez pour faire pressentir ce que fut l'intensité de l'union. Écoutons-le évoquer celle dont l'absence a dépeuplé le monde :

« Je suis comme vous, en ces semaines proches de l'anniversaire de la mort de ma femme, c'est la tristesse. Je ne comprends pas les gens qui disent que le temps guérit. Plus le temps passe, plus s'agrandit la place où l'être qu'on aimait n'est plus, le vide est d'autant plus grand que le passé s'étend davantage. Chaque jour la place est plus vide... La brèche dans le temps se creuse, le vide s'accroît. Et pourtant... nous avons toujours un sentiment de présence... Maintenant l'être que nous

aimons est protégé, intact, non plus par l'effet de l'amour mais par l'effet de la mort : l'amour et la mort ici se rejoignent ».

Donc le travail du deuil n'a pas eu lieu... Ces mots trouvent en Marcel « l'écho le plus intime ». Puis l'anniversaire exact (21 janvier 1957) de la mort de Mme Picard entraîne l'aveu suivant : « Il ne passe pas de jour sans qu'à la poste du matin je n'attende une lettre de ma femme, rien n'arrive et je sais que rien ne peut arriver, mais quand même j'attends ». La mort de son ami Hausenstein provoque la confidence que jadis, sous le coup, il était resté deux ans prostré : « Je souffrais si fort que c'est tout juste si je me hasardais hors de mon lit, je craignais de tomber dans le vide... » Il continue :

« Rien ne console de la mort de quelqu'un qu'on aime. En face de la mort, les formules des prêtres et tout ce qui vient de l'Église ne font pas le poids, non plus qu'aucune musique, aucune poésie, aucune philosophie, si on ne veut pas se leurrer. La mort de quelqu'un qu'on aime, c'est d'un ordre différent... La mort est un absolu, vis-à-vis de la mort il n'existe pas de « vie antérieure » ou d'« autre vie ». Rien n'existe plus que la mort... C'est le seul cas où le sujet accède à l'absolu, par sa douleur extrême... C'est une grâce que le misérable être subjectif accède pour une fois, en face de la mort, à l'absolu... Et c'est une chose ineffaçable. Mais les gens d'Église enrobent tout cela ».

G. Marcel réplique deux jours plus tard pour corriger un propos inexorable et trop pessimiste. La mort d'autrui n'est pas le gouffre béant : « Je crois profondément qu'une expérience immémoriale et vénérable vient s'inscrire en faux... tous les liens ne sont pas rompus, toute présence n'est pas engloutie dans ce vide béant... ». M. Picard acquiesce d'autant mieux à cette protestation que les morts aimés lancent aux survivants quelques signes furtifs. Sa femme donne l'exemple, mais lui-même s'interdit d'exploiter « des dons médiumniques hors du commun », car « la frontière qui sépare irrévocablement les vivants et les morts » ne doit pas être franchie, ceux-ci nous invitent par leurs messages à les laisser en paix, sinon nous les attirons « dans notre inquiétude et notre tristesse », nous leur communiquons « notre angoisse et notre douleur excessive » qui les déchirent. Et cependant rien ne saurait remplacer la présence.

Cette méditation rilkéenne rencontre de nouveau G. Marcel à l'unisson. Lui-même, doué de perception

extrasensorielle, avait promis à Jacqueline de ne pas l'importuner dans l'au-delà, il aurait eu un « sentiment de profanation ». Mais il éprouve constamment sa secrète assistance, sa présence tutélaire. Cet aveu est typique : « je ne puis vivre que si je suis relié ». Au tour de M. Picard d'approuver le beau texte de Présence et Immortalité. Enfin Gabriel Marcel, plus que septuagénaire, gémit sur les maux de l'âge, plus pénibles « quand on n'est plus deux, deux cheminant ensemble vers l'invisible » - « le monde invisible, sans lequel ce monde-ci ne peut plus être supporté ». La pure essence de l'espérance.

C'est le haut moment, celui des cœurs mis à nu, d'une correspondance empreinte de tant d'affection et de franc-parler. Elle ne s'est pas alanguie au cours de vingt années anxieuses, mais ce qui s'y est déposé, c'est moins l'écume des jours qu'un trésor de réflexions et un gisement de sentiments, chacun des interlocuteurs se peignant à vif sans soigner son image, l'un hâtif, primesautier, effusif, endolori, l'autre exigeant, grave et docte, scrutateur, corrosif aussi. C'est pourquoi elle ne laisse que des cendres chaudes, et les feux croisés d'une amitié exemplaire pourraient brûler encore dans nos âmes.

Ce texte a paru en 1989 dans les Actes du Colloque Gabriel Marcel (pp. 258-264) publié par la Bibliothèque Nationale de France, que nous remercions vivement de nous en autoriser la publication.

GABRIEL MARCEL :
MAX PICARD OU
L'UNIVERSALISME D'UN SOLITAIRE

C'est à peine si la presse française a signalé, l'automne dernier, la mort de Max Picard, survenue dans une clinique des environs de Lugano. Je n'hésite pourtant pas à dire que ce fut là un des penseurs les plus originaux de notre temps. Si l'usage me le permettait, je préférerais dire : les plus originels. Mais il n'y a pas dans notre langue, comme en allemand, de mots qui désignent ce qui peut correspondre spirituellement au jaillissement d'une source.

Je fis sa connaissance il y a une vingtaine d'années. Auparavant je ne savais de lui que ce que j'avais appris par des extraits de la presse suisse, et je comptais me procurer ses œuvres, lorsque je reçus, par l'intermédiaire du peintre Simon Lévy, ami de Jacques Rivière et de Charles Du Bos, la traduction de *Hitler in uns*, publié aux éditions de la Baconnière sous le titre : *L'homme du néant*. Je le dévorai aussitôt et écrivis à l'auteur pour lui faire part de l'impression profonde que me laissait son livre. Il m'invita à aller le voir à Caslano, au bord du lac de Lugano, où il habitait un petit appartement bourré de livres : c'est en juillet 1947 que je me rendis à cette invitation. Il m'attendait à la gare du petit train électrique et je fus aussitôt frappé par l'aspect insolite de ce petit homme, qui semblait d'un autre siècle, et par l'autorité singulière qui se dégageait de sa personne. J'ai tenté ailleurs de fixer la qualité inoubliable de son regard. « Nous n'usons en général de nos sens que d'une façon imparfaite, approximative, en conformité avec les besoins de l'existence commune... mais la qualité distinctive de son regard est d'exclure un relâchement généralement lié à l'accoutumance. On peut dire que son regard est plus indéfectiblement regard qu'aucun autre, il en est de même d'ailleurs de sa parole et chez lui entre regard et parole persiste comme une relation nuptiale presque partout ailleurs méconnue ou dissoute ». C'était un regard qui vous jugeait et vous pénétrait à la fois. Un regard de clinicien, plutôt que de philosophe. « Mais y a-t-il un regard propre au philosophe ? Mon expérience m'incite à en douter ».

Max Picard est né à Schopfheim, dans le Grand-Duché de Bade, le 5 juin 1888. Ses parents étaient suisses et je ne sais pas pourquoi ils étaient venus se fixer dans ce village situé au bord de la Forêt-Noire. Wilhelm Haasenstein, qui fut un de ses meilleurs amis a eu raison de souligner le fait qu'il est né à proximité du lieu de naissance de ce Johann Peter Hebel, dont il devait se sentir spirituellement si proche.

Max Picard n'a guère parlé de son enfance dans ses livres, et il me semble que dans nos entretiens il n'en fut jamais question. Mais j'ai tout lieu de penser que cette enfance resta toujours en lui, non seulement comme une présence, mais comme une source, et qu'elle demeura comme au cœur de sa maturité elle-même. J'irai jusqu'à dire que cette maturité elle-même, ce sérieux, qui certes n'excluait pas l'humour, furent plutôt d'un enfant que d'un adulte. C'était, dirai-je, comme si la vie n'avait pas formé en lui ce dépôt quelque peu compact que nous appelons l'expérience ; et j'aurai à y revenir, ses affirmations semblent émaner d'une autre source que du donné empirique au nom duquel nous avons coutume de nous prononcer sur telle question de notre compétence. Le mot même de compétence me semble jurer avec l'espèce de savoir intuitif qui éclairait ou aimantait toutes ses paroles.

Il avait d'abord fait des études médicales et fut même assistant dans une clinique de Heidelberg. Il se rendit ensuite à Munich où il exerça sa profession pendant très peu de temps. C'était juste avant la guerre de 1914, mais la médecine telle qu'elle était conçue et pratiquée en Allemagne lui apparut très vite comme grevée d'une hypothèse matérialiste qui allait à l'encontre, se disons pas seulement de ses aspirations, mais des certitudes qui étaient dès cette époque les siennes.

J'ignore la date exacte de son mariage, mais ce qui est sûr c'est que par la suite, la santé délicate de sa femme le contraignit à aller se fixer avec elle dans un pays de soleil, et il fit choix du Tessin, où il devait vraiment prendre racine.

Son livre *Le dernier homme*, paru en 1914, attira très rapidement l'attention de quelques esprits supérieurs, dont Rainer Maria Rilke. Ce livre, que par la suite il désavoua, et dont il n'autorisa pas la réédition, est déjà comme une anticipation de toute son œuvre

ultérieure. C'est, au sens le plus précis du mot, un livre prophétique : je ne prends pas ce terme dans l'acception quelque peu flottante qu'on lui donne lorsqu'on déclare que Péguy, que Claudel, ou, dans un registre bien différent, Simone Weil, sont des prophètes. Je ne veux pas non plus dire qu'il prophétise au sens usuel de ce mot. Mais il apparaît comme établi sur un plan tel qu'il est, faut-il dire, en situation par rapport à Dieu, ce qui lui permet de voir toutes choses dans un éclairage qui n'est pas celui du commun des hommes.

Voici, à titre d'exemple, une traduction approximative des premières lignes du *Dernier homme* :

« Les êtres qui aujourd'hui ont l'apparence d'êtres humains ne sont pas des humains,
Ils ont seulement l'air d'être des hommes,
Ils ne sont pas tenus d'apparaître comme des hommes, ils y sont seulement autorisés,
cela paraît en quelque manière n'être plus qu'une permission, qui a donné cette permission ?

Nul ne sait combien de temps cette permission subsistera ». Ici apparaît déjà ce thème, central chez Max Picard, et sur lequel je reviendrai, de l'altération, de la dégradation du visage humain qui est de moins en moins image de Dieu.

Rien, il faut bien se l'avouer, n'est au premier abord plus déconcertant que cette sorte de vaticination qui ne porte pas sur l'avenir, mais se présente plutôt comme un regard qui aurait le pouvoir de transmuier les choses et les êtres regardés. Disons sans ambages que pour des raisons qui apparaîtront plus clairement par la suite, la psychologie est ici non pas dépassée, mais à proprement parler refusée. L'évidence qui est partout présumée n'est aucunement celle d'un fait de conscience. Je ne pense pas que personne ait été moins introverti que Max Picard. Ce qu'on appelle peut-être improprement le monde extérieur lui était indéfectiblement présent avec tout son poids et tous ses reliefs. Les mots *être dans le monde*, ou plus exactement *être au monde*, qui ont une telle plénitude de signification pour la phénoménologie contemporaine, s'appliquent ici en toute rigueur. Parler d'un rapport ou d'une relation entre sujet et objet, c'est affaiblir et dénaturer ce qui exprime si fortement le mot *présence*. Je ne crois pas me tromper en disant que s'il a donné à ma propre pensée une adhésion aussi complète, c'est qu'il sentait justement que cette pensée était elle-même centrée sur la présence, et

cela par opposition à un idéalisme qui, s'il ne la nie pas, tend presque toujours à la dissoudre ou à l'évider.

Mais il faut ajouter, bien entendu, que ce monde lui est présent comme créé, comme création, c'est-à-dire qu'il est rapporté à Dieu - au Dieu des Juifs et des chrétiens. Il me semble qu'on commettrait une grave erreur en disant simplement au Dieu chrétien, sans tenir compte du fait que l'élément juif en tant que tel est toujours resté incorporé à son être.

Chose singulière, je venais d'écrire ces lignes lorsque je reçus une lettre de son fils, Michel Picard, qui m'apprenait que dans les dix dernières années de sa vie il était retourné au judaïsme. Il déplorait d'être devenu catholique et ne voulait plus rien savoir du catholicisme, au point qu'il a interdit que ses obsèques eussent lieu selon le rite catholique. D'après cette lettre, qui constitue un témoignage capital, il semble que l'idée de l'homme comme *Imago Dei*, comme créé par Dieu à son image, ait été vivante en lui avant même qu'il ne se soit converti au catholicisme. Je hasarderai cette conjecture : c'est d'une part par fidélité à cette conviction qu'il a admis l'Incarnation au sens chrétien, mais d'autre part, pour des motifs que nous ne pouvons qu'entrevoir ou soupçonner, il a été conduit, dans ses dernières années, à dissocier l'idée pour lui toujours valable de l'*Imago Dei* et la croyance au Dieu incarné. Nous verrons d'ailleurs plus clairement que l'intuition fondamentale qui est la sienne est en effet difficile à accorder avec les dogmes fondamentaux de l'Église, et ce qui est plutôt singulier c'est qu'il s'en soit aperçu aussi tardivement. Je reconnais sans hésitation que le témoignage direct qu'apporte ici Michel Picard éclaire grandement l'œuvre de son père.

Entre les deux guerres, la vie de Max Picard n'a comporté, me semble-t-il, que peu d'événements extérieurs. Le plus douloureux fut la mort de sa femme, succombant à Montana à la maladie contre laquelle il l'avait aidée à lutter tenacement pendant des années, mais il ne parlait guère de cette épreuve dans nos conversations. Il eut la consolation de voir grandir près de lui son fils Michel auquel il devait être lié, non seulement par une tendresse paternelle normale, mais par la plus confiante amitié.

Sa vie fut ponctuée par quelques voyages en Allemagne, où l'attiraient quelques amis très fidèles, et surtout en Italie : c'était là vraiment la patrie de son cœur. Il aimait la France, mais n'y vint que très rarement, je n'ai jamais compris exactement pourquoi.

Piéton infatigable, il sillonnait sans relâche les sentiers de son cher T'essin. A Caslano, il sortait tous les jours à quatre heures du matin pour faire le tour de la petite presqu'île qui domine l'étrangement du lac, en-deçà de Ponte Tresa.

Le premier de ses livres qui eut du retentissement en France fut *l'Homme du néant*.

Dans la préface, il raconte que, voyageant en Allemagne en 1932, il reçut la visite du chef d'un grand parti politique allemand et que celui-ci lui demanda comment il pouvait se faire que Hitler ait pu recruter un si grand nombre d'adhérents. « Je lui désignai du doigt un illustré qui traînait sur la table et le priai d'y jeter un coup d'œil. Sur la première page s'étalait la photographie d'une danseuse presque nue. Sur la seconde, on voyait un bataillon s'exercer au tir à la mitrailleuse ; un peu plus loin, le savant X, était montré dans son laboratoire, et sur la page suivante était figurée la transformation de la bicyclette depuis le milieu du XIX^e siècle. Après quoi, venait la reproduction d'un poème chinois, etc. C'est ainsi, lui dis-je, que l'homme d'aujourd'hui recueille ou ramène à soi les choses du monde extérieur. En un pêle-mêle dépourvu de toute cohérence. Mais c'est la preuve d'un pêle-mêle intérieur. L'homme d'aujourd'hui ne se trouve plus en face des choses données dans leur fixité... C'est un pêle-mêle extérieur qui se meut en direction de son pêle-mêle mental ».

Mais la discontinuité que l'on constate dans un illustré quelconque est peu de chose en regard de celle qui se manifeste à la radio. Celle-ci produit l'incohérence, et ceci revient à dire qu'il n'existe plus de monde extérieur susceptible d'être connu, puisque ce monde lui-même n'est plus que pur désordre, un désordre livré à des êtres qui sont eux-mêmes en proie au désordre intérieur. Un tel dérèglement rend possible le surgissement de n'importe quoi, serait-ce même Adolf Hitler. Max Picard notera que la grande ville est l'expression de cette incohérence, qui devient ici non pas même pierre mais ciment. Le ciel s'éloigne du même coup de la terre, mais hélas ! il est lui-même comme fendu par le vol des avions.

C'est dans cette perspective que Max Picard considérera le phénomène nazi, qui est pour lui l'expression de la déchéance de l'homme. Il est l'accomplissement de ce qu'est l'état d'une humanité réduite à la confusion intérieure. Le nazi ne connaît ni durée, ni repos, il est ou dans l'instant, ou en mouvement. Rien de plus effrayant, à cet égard, qu'un nazi immobile : il est comme une idole dotée d'un pouvoir magique et perturbateur.

Mais tous les thèmes de ce livre seront repris et approfondis dans ce qui m'apparaît aujourd'hui comme l'œuvre maîtresse de Max Picard, le livre qu'il a intitulé *La fuite devant Dieu*. Livre de visionnaire, à coup sûr, et dont l'intuition centrale pourrait peut-être être comparée à celle d'un William Blake. Tout se passe comme s'il avait atteint ici une donnée à ses yeux universelle et éclairante, dont le phénomène nazi ne serait après tout qu'une expression particulièrement voyante et hideuse.

Nous retrouvons ici, mais plus clairement et plus fortement exprimée, cette idée que les choses ont perdu leur solidité, parce qu'elles sont elles-mêmes comme emportées dans le tourbillon. Le monde de la Fuite n'est pas le monde de la nécessité, mais celui du possible et, de ce fait, les paysans, par exemple, qui pendant tant de siècles eurent la lenteur et comme le poids de la terre, sont eux-mêmes entraînés dans la fuite sans même s'en apercevoir, et cela par le fait que tout, maintenant, est quantifié : la qualité est réduite à la quantité.

Je ne sache pas que Max Picard ait beaucoup parlé de la Télévision. Elle ne devait pas être très répandue encore dans son cher Tessin, mais nul n'en a dénoncé par avance avec plus de force l'action maléfique, là où les téléspectateurs ne s'imposent pas à eux-mêmes une discipline rigoureuse. C'est comme si la Télévision était venue remplir un vide. Qu'est-ce donc que ce vide ? Max Picard répondrait sans aucun doute que c'est le vide de Dieu. Mais prenons garde au contenu tout à fait concret de cette phrase, qui pourrait être interprétée en un sens étroitement confessionnel et, par là même, absolument étranger et même contraire à sa pensée. Il n'est pas question de séparer ici Dieu du monde créé par Dieu, on pourrait dire peut-être du monde vu selon l'optique originelle, pour laquelle il n'est rien dans la création elle-même qui n'ait forme, consistance et beauté. C'est ce monde qui semble aujourd'hui perdu, ou mieux vaudrait dire en perdition.

Je serais très tenté, ici encore, de faire un rapprochement avec Heidegger, et de me demander si cette perdition n'est pas, sous certains rapports, comparable à ce que l'auteur de *Sein und Zeit* a appelé l'oubli de l'être. Il est très significatif que l'un et l'autre penseur ait professé une égale dilection pour le conteur et poète déjà nommé que fut Johann Peter Hebel. Mais un autre rapprochement s'impose à coup sûr avec le Rilke des *Élégies de Duino*, très particulièrement de la Neuvième, et de l'admirable lettre à Hulewicz, qui en est le

commentaire saisissant. « Pour nos grands-parents, une maison, une fontaine, une tour, un vêtement, un manteau étaient des choses familières et comme des réceptacles dans lesquels ils trouvaient une réserve d'humanité et affrontaient leurs épreuves humaines. Mais voici que nous arrivent en masse d'Amérique des choses vides, indifférentes, des sortes d'attrapes... Une maison de ce pays, ou une pomme, ou une vigne, n'a plus rien de commun avec la maison, le fruit, dans lesquels nos ancêtres avaient fait passer leur espérance et leur sollicitude... Les choses auxquelles s'est incorporée la vie et qui ont été comme les associés de l'homme, déclinent et ne peuvent plus être remplacées. Peut-être sommes-nous les derniers qui auront connu de telles choses. A nous incombe la responsabilité non pas seulement de garder leur souvenir... mais de sauvegarder leur valeur humaine et larique » (Lettres de Muzot, pp. 374-375).

Avec une sorte de fureur prophétique, Max Picard dénonce cette immense dérive dans laquelle l'humanité est comme emportée. Et pourtant les toutes dernières pages de la *Fuite devant Dieu* nous apportent comme une assurance apaisante. Quelle puissance de corruption et d'anéantissement est immanente à la fuite - et pourtant comme cette corruption et cet anéantissement ont été en fait peu de chose, si on les compare à la puissance (Dynamis) qui est ici déchaînée ; cette puissance n'est pas en mesure de faire ce qu'elle veut, car tous les fugitifs rencontrent Dieu, car tout ce qui fuit est Sa propriété, les fugitifs ne pourraient même pas se rassembler s'ils ne portaient pas tous comme le sceau divin. Et Dieu apparaît ici comme le poursuivant qui, d'un instant à l'autre a le pouvoir de les retenir de sa main puissante. Et notre auteur lui-même est comme saisi d'effroi, un effroi lié à l'adoration devant cette image qui s'impose à lui : Dieu au milieu et autour de lui les lunes mortes que sont les fugitifs, toujours attirés par lui, mais sans le connaître.

Si on me demande comment il convient, selon moi, de considérer cette œuvre dont je n'ai pas cherché à signaler la singularité et le caractère délibérément anachronique, je dirai avant tout que c'est à mes yeux un contre-poison.

Il faut bien reconnaître qu'à la suite de Kierkegaard, la plupart des penseurs contemporains et même des théologiens se sont habitués à mettre l'accent le plus fort sur l'angoisse et sur le désespoir. Il est très significatif que maints théologiens, et non pas seulement dans l'Église Réformée, s'inscrivent en faux contre le recours à la notion de religion. Sans doute pour autant que celle-ci traduit une

expérience eu une volonté de reliaement. La mode, il faut bien dire la mode, car ces pensées sont véhiculées et vulgarisées par la littérature d'avant-garde, est de considérer la condition humaine sous le signe exclusif de la déficience radicale et de la dérélition. Heureusement, il nous a été donné d'écouter les orgues claudéliennes célébrant la grande Octave de la Création. Max Picard est du côté de Claudel, non de celui d'Adamov, bien sûr, et cela bien qu'entre eux il y ait peu de traits communs désignables. Ce qui les rapproche n'est guère conceptualisable. Mais il me paraît important que cette nouvelle herméneutique - pour employer un mot dont on abuse d'ailleurs - ne soit pas à proprement parler placée sous le signe du catholicisme.

Je dirais assez volontiers que l'œuvre de Max Picard apporte une contribution originale à cet œcuménisme de la Vérité ou de la Lumière, par rapport auquel le catholicisme post-conciliaire semble devoir s'ordonner de plus en plus directement. Il n'est pas indifférent de savoir que l'auteur de la *Fuite devant Dieu* a trouvé au Japon un traducteur enthousiaste et des lecteurs fervents: il y a là un témoignage précieux de l'universalité qui palpite au cœur de cette œuvre.

GABRIEL MARCEL

Voir aussi, de Gabriel Marcel :

« Max Picard ou le retour à l'originel ». La Nef, 1948

« Le regard » Hommage pour les 70 ans de Max Picard, Rentsch, 1958.

DIALOGUE DU SILENCE ET DE LA PAROLE, MAX PICARD ET GABRIEL MARCEL

Gabriel Germain

« L'homme dont l'être est encore habité par le silence va du silence au monde extérieur ; le silence est le centre de l'homme »¹. Qui ne cohabite pas avec le silence, qui n'a point bâti sa maison autour du silence, quel sens vital peut-il découvrir dans cette affirmation de Max Picard ? Tout au plus voudra-t-on lui reconnaître, ainsi détachée, cet intérêt que l'on porte aux aphorismes tronçonnés des Présocratiques, d'autant plus séduisants qu'ils laissent plus à compléter. Serait-ce donc un jeu de l'esprit que de mettre en parallèle l'homme du Tessin, pris dans son propre silence comme un vieux montagnard dans l'ombre de sa vallée, et le philosophe de la communication entre les personnes, de « l'inter-subjectivité » qu'est Gabriel Marcel, deux fois homme de dialogue puisqu'il est aussi auteur dramatique ?

Mais c'est Gabriel Marcel lui-même qui invite à cette confrontation : il a présenté au public français *Le monde du silence* et depuis, plus d'une fois, il a salué au passage dans ses œuvres la pensée de Max Picard². Il n'a pas caché son embarras à la première lecture de ce livre : « Je n'arrivais pas à me persuader que ce silence, dont il est continuellement fait mention avec tant de révérence et de façon si insistante, soit quelque chose de positif, que ce soit plus qu'une absence. Il dit comment il lui a fallu quelques textes de Heidegger pour prendre une conscience plus complète de « la valeur ontologique du langage humain » et pénétrer du même coup, avec Max Picard, dans cette « plénitude du silence » qui confère au langage « sa légitimation »³.

Gêne compréhensible, mais il vaut la peine de la surmonter. Ce qu'atteint Max Picard, c'est l'articulation de la parole sur le silence, le passage du recueillement à la sortie de l'homme vers l'autre

¹ *Le monde du silence*, p. 41. La traduction française, qui date de 1953, est épuisée. Les P.U.F. seraient bien inspirées si elles la rééditaient. Les trois ouvrages de Max Picard rendus en français l'ont été, avec beaucoup de soins, par J.-J. Anstett.

² Encore dernièrement dans *Pour une sagesse tragique*, p. 221.

³ Pp. XI et XII de la préface au *Monde du silence*.

homme⁴. Au fond : toute la question de la balance à établir entre la vie intérieure et l'action.

Pour peu que l'on soit attentif aux remuements de notre âge (ce ne sont pas tous de vrais mouvements vers...) on ne saurait se cacher que « la vie intérieure » est un terme qui indispose certains.

Vie intérieure : tentative d'évasion. Et donc vie coupable, voilà qui va de soi. Je n'entreprendrai pas ici de polémiquer (encore que tout acte de pensée vraiment indépendant devienne, un jour ou l'autre, un acte de guerre contre quelqu'un, quelques-uns ou quelque multitude). Il serait facile de rappeler, avec des mots cruels, qu'il est bien des chemins pour fuir le monde et ses réalités déplaisantes ou tragiques. Les plus fréquentés, à coup sûr, ne sont pas aujourd'hui ceux de la vie intérieure⁵.

Max Picard justement, dans *La fuite devant Dieu*⁶, a fait saisir comment l'homme s'effrite, se troue, perd sa continuité et son identité à courir sans repos jusqu'au « bord ultime », à la « situation limite », où il n'est plus que contour, « forme extérieure » et même point « mensonge véritable ». L'homme qui a perdu son « centre » (quel que soit le nom que l'on donne à ce « centre ») est condamné à l'inauthentique ; c'est Epiménide le Crétois, dont on ne peut jamais savoir s'il profère le mensonge ou la vérité.

On ne saurait passer sa vie sur la pointe d'un pied, le corps tendu sur un précipice. Revenir à soi, se rassembler, c'est, qu'on le veuille ou non, un premier pas vers cet intérieur qui n'a jamais abrité les fuyards et les lâches. Il n'est pas un abri. On n'y peut avancer qu'au prix d'épreuves certaines, longuement subies. Qui en doute, c'est qu'il n'a pas pénétré plus loin que certains vestibules encore encombrés de

⁴ L'homme saisi, respecté, aimé, dans sa valeur de sujet vivant, le « toi » en face de « moi », non pas *l'autre* anonyme, grossière et insultante abstraction.

⁵ Ceux de « l'explication » brillante et définitive n'ont pas perdu leur nocivité depuis Péguy : « Un homme qui est si bien doué pour expliquer tout est mûr pour toutes les capitulations. Une capitulation est essentiellement une opération par laquelle on se met à expliquer au lieu d'agir. Et les lâches sont des gens qui regorgent d'explications ». (Ed. Pléiade *Œuvres en prose*, t. I, p. 856).

⁶ Je tire les expressions suivantes des pp. 25-26. La traduction française date de 1956.

sonorités et d'images venues de la rue - cinéma volontiers médiocre, sinon détestable.

Le 11 décembre 1932, à un moment où ses écrits ne mentionnent pas encore Max Picard, Gabriel Marcel s'arrête « sur le recueillement »⁷. Il y a là une donnée essentielle et fort peu élaborée, il me semble. Non seulement je suis en mesure d'imposer silence aux voix criardes qui remplissent ordinairement ma conscience - mais ce silence est affecté d'un indice positif. C'est en lui que je puis me ressaisir. Il est en soi un principe de récupération ». « Reprise de contact avec l'être », dit-il plus fortement quelques semaines après⁸.

Près de vingt ans plus tard⁹, il lui est arrivé de s'arrêter aux rapports de la contemplation (celle d'un paysage, d'une œuvre d'art, de quelque réalité sensible) avec le recueillement. Le contemplateur dans son attitude diffère du simple spectateur d'une manière fondamentale. « La contemplation exclut foncièrement la curiosité ». Elle « n'est possible que pour un être qui a assuré ses prises sur la réalité; elle est au contraire inconcevable pour quelqu'un qui flotte en quelque sorte à la surface du réel »¹⁰. Mais cette contemplation profonde, qui devient « un mode de participation, et l'un des plus intimes qui soient », présuppose le recueillement. « Contempler, c'est se recueillir en présence de » et cela de telle façon que la réalité en présence de laquelle on se recueille entre de quelque façon dans le recueillement lui-même.

Alors, « un certain coesse se réalise entre le paysage et moi »¹¹. Ainsi, de même que la contemplation devient créatrice chez l'artiste et le poète, le recueillement s'achève en accroissement de vie. « Se recueillir n'est pas s'abstraire », ni non plus aboutir à une abstraction. Sans quoi « ce serait l'opération, si l'on peut dire contre nature, par laquelle un être se soustrairait à la vie ».

⁷ Être et avoir, p. 164. « Journal métaphysique ». C'est lui qui souligne « le recueillement ».

⁸ Op. cit., p. 192, à la date du 21 février 1933.

⁹ Le mystère de l'Être, dont je vais utiliser les pp. 138 à 148 (t. I) repose sur des cours faits en 1949 et 1950.

¹⁰ Voilà qui éclaire, dirai-je dans la marge, un des dangers majeurs de notre temps. Les moyens qui mettent le monde sur nos écrans transforment en pur « spectacle » ses horreurs ou ses merveilles, du moins pour les esprits, si nombreux, qui « flottent à la surface du réel ». Ces « spectateurs » sont entraînés à la curiosité pure et simple, à l'indifférence envers tout sens profond, voire à des complicités sournoises.

¹¹ De même à propos des paysages japonais dans *Pour une sagesse tragique*, p. 171.

Gabriel Marcel, de propos délibéré, s'en tient ici à la contemplation du monde visible. Mais ce qu'il vient de dire peut se transposer et se grandir quand on en vient à la vie des mystiques, de ceux surtout qui se tournent vers un Dieu vivant¹², éprouvé avec ses « qualités » de vivant. Dans la mesure où le contemplatif se sent élevé vers un coesse (sous quelque mode que l'on envisage celui-ci), il se vivifie dans son propre effacement, par l'effet même de son effacement. Au reste il est arrivé à Gabriel Marcel de déplorer que « l'idée antique reprise et approfondie par les Pères de l'Église d'après laquelle la contemplation est l'activité la plus haute soit une idée complètement perdue »¹³.

Par l'intermédiaire du recueillement, la contemplation, toute liée qu'elle soit à la vue quand elle se porte sur le monde sensible, communique avec le silence. C'est en se référant explicitement, cette fois, à Max Picard, que Gabriel Marcel écrit : « Il y a lieu de penser que le recueillement est lié à l'acte par lequel le sujet fait silence en lui-même, ce silence n'étant pas du tout une simple absence, mais présentant au contraire une valeur profondément positive. On pourrait dire qu'il est une plénitude qui se rétablit par la résorption ou le refoulement du langage ». Celui-ci (et Gabriel Marcel renvoie alors à Bergson) est « naturellement apte à traduire des rapports spatiaux, des rapports par juxtaposition, ceux-là même qu'exclut l'intériorité »¹⁴.

« Le silence est, de manière générale, la base naturelle de l'esprit » reprend de son côté Max Picard¹⁵. Il contient en lui une « errance lointaine », un quelque chose qui « appartient aux temps qui précéderont le monde »¹⁶. « Long est le silence qui, par la longue série des animaux, mène jusqu'à la première parole de l'homme »¹⁷.

¹² La contemplation bouddhique demande d'autres interprétations.

¹³ *Être et avoir*, p. 278.

¹⁴ Le mystère de l'Être, t. I, p. 142. Tout l'art du poète, dirai-je pour réserver ses droits, c'est de tirer de ce langage à juxtaposition un parler par fusion intime.

¹⁵ *Le monde du silence*, p. 20.

¹⁶ P. 10.

¹⁷ Le visage humain, p. 79. Mais il faut spécifier que l'ouvrage présenté en français sous ce titre en 1962 n'est pas *Das Menschen gesicht* (1929), ouvrage le plus connu de Max Picard, mais *Die Grenzen der Physiognomik* (1937).

C'est encore trop peu de dire qu'il est « un phénomène premier (...) une donnée primaire que l'on ne peut ramener à rien (...) le premier né des phénomènes premiers »¹⁸. Il faut, pour le rendre dans son vécu, descendre aux images-mères : « Il est couché là comme un animal primitif non point mort, mais vivant. On voit encore le large dos du silence, mais l'animal entier s'enfonce toujours plus dans les broussailles du bruit d'aujourd'hui. On dirait que cet animal s'enfonce peu à peu dans la profondeur de son propre silence. Cependant, tout le bruit d'aujourd'hui paraît n'être parfois que bourdonnement d'insectes sur le large dos de cet animal du silence »¹⁹. Il prend statut d'« être » mythologique, de monstre numineux, à ranger dans une théogonie germanique. On s'attend à le trouver dans l'Edda - où il manque.

Sous cet aspect épique, il échappe au monde de Gabriel Marcel, que la réflexion ordonne sous une lumière constante. Par la place qu'il occupe au centre de l'homme, comme une « substance » qui empêche « les oppositions (...) de devenir agressives les unes envers les autres », parce que « chacune doit d'abord franchir la vaste et apaisante plaine du silence avant de pouvoir parvenir à une autre » (et ainsi « l'existence de l'homme se joue non pas dans une alternative, à son extrême pointe, mais dans la médiation »)²⁰ ce Silence, qui mérite la plus puissante des majuscules, fait passer maintenant la réflexion sous un autre ciel, du côté de la Chine. N'apparaît-il pas à la fois comme une figure du Vide taoïste, qui permet au vase de contenir, à la maison d'abriter, et comme une sorte de réplique du Tao lui-même, Voie de l'équilibre universel ? « Le silence a tout en soi ; il n'attend rien ; il est toujours entièrement là et remplit toujours entièrement l'espace où il apparaît »²¹. Et le Tao-te-King : « La Voie est comme un bol vide et que l'usage ne comble ; un sans-fond dont toute chose a tiré son origine. » « Cachée, sans nom, la Voie soutient et accomplit ». « Voie : réservoir secret de toutes choses »²². Ce détour n'est pas gratuit. Quelles que soient les différences d'orientation dernière des deux pensées (Max Picard était catholique ; de plus, ceux de ses textes que l'on a traduits ne

¹⁸ Le monde du silence, p. 6.

¹⁹ P. 7.

²⁰ P. 45.

²¹ P. 3.

²² IV, XLI, LXII, cité dans la traduction de Houang-Kia-Tcheng et Pierre Leyris.

permettent pas de se rendre compte s'il avait médité le 'Tao), elles reposent l'une et l'autre sur une expérience interne d'une valeur fondamentale pour qui l'a opérée. Il n'est que d'écouter Max Picard comme il convient, c'est-à-dire au sein du silence, pour n'éprouver aucun doute : il exprime, avec la difficulté que nous éprouvons tous en pareils cas, un contact interne avec une réalité au fond de lui-même dont la présence le domine. On ne saurait le comprendre par les purs concepts. Il relève de la lecture poétique. Tous les poètes peuvent reconnaître dans son silence celui dont ils ont une connaissance, exaltante ou déprimante suivant leur nature, dans l'attente qui précède la naissance du poème. Question d'expérience, une deuxième fois.

Le taoïste reconnaît au sein du Vide la toute puissante manifestation du Non-agir. Le poète épique l'éclosion de la parole créatrice. Pour Max Picard « le silence s'accomplit seulement du fait que la parole naît de lui ; c'est seulement par la parole qu'il reçoit sens et dignité. De sauvage, de pré-humain qu'il était, le silence devient, par la parole domestique, humain »²³. Du non-manifesté au manifesté, de l'indistinct à l'inexprimé, du recueillement à la communication.

Nous parvenons ainsi au moment où l'homme affermi dans le silence va se diriger vers le monde et vers son semblable. Il commence par porter sur eux son regard. La considération attentive, la contemplation, supposent toujours un certain temps de recueillement et de silence. Mais le regard pénètre plus profond quand le contemplateur ou l'observateur a pris modèle sur « l'ampleur du silence ». « L'esprit humain ne perçoit pas seulement l'objet tel qu'il est devant lui ; son mouvement le porte au-delà²⁴. Il possède en lui-même de quoi avancer davantage. « Mais l'ampleur du silence qui vient de la nature est une exhortation pour l'esprit à être ample. Lorsque le regard de l'homme vient de l'ampleur du silence, il ne demeure pas attaché à ce qui est spécialisé (...). Le silence est, dans l'immanent, l'impulsion grâce à quoi le regard de l'homme peut

²³ *Le monde du silence*, p. 12.

²⁴ P. 50, comme toutes les citations de ce paragraphe. Ici Max Picard se réfère à Husserl, sans autre précision.